

LE JOURNAL DU DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes

Vol. I.

MONTRÉAL, SAMEDI 19 AVRIL 1884.

No. 18.

LE
MONITEUR DU COMMERCE

(Quatrième Année)

REVUE

des Marchés, de la Finance, de l'Industrie et des Assurances.

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis, - \$2.00

6 mois, - - - - - 1.00

3 mois, - - - - - 50

Le numéro, - - - - - 10

Europe, - - - - - 18 frs

LE
JOURNAL DU DIMANCHE

REVUE

Littéraire, Artistique, et de Modes

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis, - \$2.00

6 mois, - - - - - 1.00

3 mois, - - - - - 75

Le numéro, - - - - - 5

Europe, - - - - - 18 frs

Bureau: 319 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

M. E. DANSEREAU, GÉRANT.

Le Journal du Dimanche

SAMEDI, 19 AVRIL 1884.

Le, ou vers le 1er Mai prochain, l'administration et la rédaction du "Moniteur du Commerce" et du "Journal du Dimanche" seront transférées au

No. 43, RUE SAINT-GABRIEL.

CHRONIQUE

—Maud! Maud!

—Oui! c'est bien, tout de suite!

—Allons, grande paresseuse, on embarque!

—Je descends.

Vite je ferme le livre commencé, je mets à la hâte une capeline quelconque et je pars pour aller faire le sucre.

Quelle belle chose que la campagne au réveil du printemps! tout chante, tout rit, tout vit: Me voilà prête. Avant de partir nous prenons un bon déjeuner, simple mais copieux, assaisonné de bons mots et de choses aimables, lancés un peu par tout le monde et atteignant toujours leur but sans blesser personne.

On embarque, et ce mot imagé n'a jamais été aussi bien employé que dans le cas actuel. Cette immense voiture, où nous nous empilons les uns sur les autres, les vieux d'un côté en grognant, les jeunes de l'autre en riant des yeux, des yeux surtout, est plutôt une barque qu'un véhicule. Fouette cocher, le chemin est dur, les cahots nombreux, mais tant pis; au bout de la route est le plaisir, et comme tout se paie en ce monde, payons donc d'abord les quelques moments de joie que nous allons prendre.

Le coin des vieux, où l'on m'a fait une place, est garni de paille; attention aussi délicate que nécessaire. Le coin des jeunes est moins rembourré et je ne sais si c'est un effet d'optique ou un manque de garniture, mais les secousses me semblent occasionner, dans ces parages,

des troubles beaucoup plus grands que dans les nôtres. On traverse le village, puis on s'avance sur la route assez longue conduisant au bois. A chaque maison, à chaque rencontre ce ne sont que souhaits échangés, qu'interpellations joyeuses; tout le monde est content: la sève ne monte pas que dans les érables! A la côte les chevaux s'arrêtent, on descend pour les laisser souffler, on s'éparpille le long de la route et on profite de la dernière neige pour, tout en marchant, en faire des pelotes qui trouvent promptement leur placement. Les grincheux ont tort, ils se fâchent, et plus ils se fâchent plus ils en reçoivent; c'est bien fait: fallait qu'ils restent chez eux. Au sucre tout le monde doit être doux et bon.

La côte est dépassée. Allons! en voiture. Les vieux grimpent lentement et solennellement en soutenant leurs rhumatismes et leur lumbago; les jeunes se groupent, et je remarque que quelques-uns assez tristes au départ ont retrouvé leur gaieté, mais ont perdu leur place. Serait-ce le changement de voisine qui les rend guillerets? Pas d'indiscrétions; la femme n'est pas bavarde. Chacun sait ça.

Le bois! comme il est beau avec ses arbres sans feuilles, dressant majestueusement leurs grands corps noirs au-dessus de la neige! Le bois! que de souvenirs il éveille en moi! Moi aussi je l'ai parcouru, moi aussi j'ai fait les sucres, dans ma jeunesse, avec les amies, sans soucis, sans amertume et sans cheveux blancs. Depuis, depuis, que de choses! Enfin n'y pensons plus; le temps passé ne revient plus. Heureusement! La troupe joyeuse — côté sans paille — s'anime encore plus, si cela est possible; ses cris s'entendent au loin, et Jos, le vieux domestique de la ferme, parti en avant pour activer les préparatifs, y répond par une sorte de hurlement cadencé qui, paraît-il, signifie tout est prêt.

Nouvel arrêt; la sève travaille toujours; nos jeunes gens ne tiennent plus en place, on saute en bas de la voiture. Les vieux peuvent se laisser trimbaler jusqu'au chaudron, mais au-dessous d'un certain âge on s'en ira à pied, à travers bois, jusqu'à la hutte. Je reste en soupirant. J'ai dépassé la limite des chemins de traverse. Les jeunes s'en vont et avec eux ce qu'il y avait de lumineux dans cette vieille carriole. Les autres, les ancêtres, ne s'en plaignent pas; ils s'allongent, s'étirent, se casent, tirent leurs pipes et fument gravement en devisant, ou plutôt en méditant de tout.

—Paraît que le bailli a saisi la ferme à p'tit Louis.

—C'est pas faute que j'ai prévenu. Mais parcequ'il a été à l'école il croit tout savoir. Le mien, y sait ni lire ni écrire, comme son père, mais y tient son bien tout de même.

—Puis, voilà! P'tit Louis a voulu une bourgeoise. Il l'a, qu'il la garde, je l' plains pas!

Non, ma commère, vous ne le plaignez pas, mais vous l'avez pleuré; p'tit Louis est un beau garçon et les sucres d'antan en diraient long s'ils étaient encore de ce monde! J'écoute l'écho qui m'apporte le dernier éclat de gaieté de nos enfants, écho coupant par tranches les phrases politiques et économiques des sages qui m'ac-

compagnent. Enfin, nous sommes arrivés, les premiers, bien entendu. Les marcheurs sont moins pressés d'atteindre le but; la route est semée d'obstacles si charmants à surmonter! Mais tout finit en ce monde, même les plus belles choses, et notre petit monde arrive, deux par deux, les uns rians, les autres, moins avancés probablement dans leur conversation, un peu moins gais; les uns pâles, les autres rouges: le froid a des effets si drôles!

Nous sommes sur le champ de bataille, il faut travailler en attendant le diner. Ma foi! je n'y tiens plus. Foin de mon âge! je veux m'amuser, je laisse les engourdis à leurs cartes et à leur bavardage; vite je relève ma jupe de quelques pouces, je fixe mon châle d'une manière solide et vive la joie et le sucre: me voilà partie avec les jeunes gens! Ne craignez rien amis, je sais ce que c'est que les premiers jours de soleil et de printemps et je ne vous trahirai pas. Je fermerai les yeux pour ne pas être éblouie; je les fermerai aussi pour ne pas pleurer de regret; je les fermerai pour m'isoler, pour revivre mes dix-huit ans; pour penser à ces jours évanouis où, moi aussi, je suis venue au bois, avec un compagnon que mes chers parents, qui nous accompagnaient, regardaient en souriant avec une bonté pleine de finesse!

Ce n'est plus cela! Je suis pleine de bonne volonté, mais il me manque quelque chose, je me sens comme isolée au milieu de tout ce monde; trop jeune pour les rassis, trop vieille pour les autres, je ne suis plus moi, et au bout de quelques minutes je m'assieds tristement sur la première souche venue. A travers les arbres je suis tous les mouvements de la partie active de notre troupe; on visite les chaudières, on regarde la sève couler, opération grave et sérieuse et pour laquelle il faut être deux, mais pas plus.

Jos sonne le diner et nous nous trouvons une fois de plus réunis. Chacun, à sa manière, passe la revue des convives; les vieilles filles frontent les sourcils; les vieux garçons clignent des yeux; les parents sont impassibles: ils ont déjà vu le feu! On dîne rapidement, le chaudron bout et envoie ses vapeurs odorantes. Il nous appelle. Nous voilà! O vieux chaudron de nos ancêtres, reste parmi nous! Ne cède pas la place à ces abominables instruments perfectionnés. Reste parmi nous! Tu es peut-être coûteux et mal commode, je n'en sais rien; mais ce que je sais c'est que tu as vu rire des générations de Canadiens; c'est que tu es un des derniers souvenirs du bon vieux temps, où l'on riait, où l'on s'amusait, où l'on s'aimait sans s'occuper si cela payait.

La fête commence, la vraie fête, avec son bruit, sa folie, ses agaceries et ses farces. On se *beurre*, selon le précepte: "beurrez-vous les uns les autres." Bientôt les mains, les figures, les vêtements portent les traces de la bataille. Comme c'est joli une goutte de sucre blond sur une peau bien blanche! Un mauvais garment, mon voisin, ajoute: et comme c'est bon, et ma foi il le prouve. Ma voisine rougit, mais bast! les arbres sont si hauts et l'ombre si épaisse que personne n'y a rien vu. On continue, on se poursuit, on s'attrape quelquefois: